Aristide Barraud

« IL M'A MIS EN JOUE, EN ME REGARDANT. J'AI RÉAGI. COMME SUR UN TERRAIN »

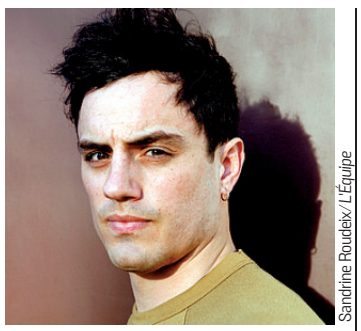
ALEX BARDOT

Pour la quatrième fois depuis le 13 novembre, Aristide Barraud passe ce mercredi sur la table d'opération. *« Les gens me disent : "Oh, tu retournes à l'hôpital..." Oui, mais pour me soigner, pour aller mieux. C'est positif »*, sourit-il. Cette fois, il s'agit notamment de lui poser une plaque en titane au niveau d'une de ses cinq côtes brisées par une balle de kalachnikov tirée par un des terroristes devant le restaurant *le Petit Cambodge*, à Paris (Xe arrondissement).

Aristide Barraud est un miraculé : en plus des côtes, cette balle, la première reçue, lui a perforé un poumon. Elle aurait sans doute été fatale sans un mouvement réflexe qui l'a fait mettre de profil. La seconde a touché sa cuisse gauche, sans dommage grave. La troisième et dernière a miraculeusement explosé avant. Ses fragments ont pénétré la jambe gauche d'Aristide, au niveau du mollet et du tendon d'Achille.

Lundi, quand on l'a retrouvé dans un café en face du jardin du Luxembourg, Aristide Barraud (26 ans) souriait. *« Cette opération, c'est comme un dernier virage, et après c'est tout droit »*, disait le demi d'ouverture de Mogliano *(club des faubourgs de Venise qui évolue en Excellence, la Première Division italienne)*, ancien joueur des équipes de France jeunes, formé à Massy et au Stade Français. Dans une semaine, s'il récupère bien, il sortira de l'hôpital. Dans la foulée, on lui enlèvera le plâtre de sa jambe gauche, il posera ses béquilles et pourra entamer sa rééducation.

L'étudiant en cinéma, qui vit face à la lagune de Venise, a passé la majeure partie des quatre derniers mois à Massy, chez ses parents. Il se balade avec une casquette siglée L.A. et un anneau à l'oreille. *« La casquette, je l'ai achetée exprès, parce que, comme Los Angeles, je suis en train de me reconstruire sur des failles*, expliquait-il. *Et je me suis mis l'anneau depuis un mois et demi, comme Corto Maltese, amoureux de Venise. »* Barraud a décidé de parler, pour la première fois. Lundi, durant deux heures, d'une voix douce, sans jamais pleurer ni se plaindre, il a livré un témoignage d'une rare intensité.



Sandrine Roudeix/ L'Équipe

EN BREF

26 ans.
1,78 m ; 86 kg.
Club : Mogliano (ITA).
Ouvreur.

■ **International français :** moins de 18, 19 et 20 ans.
■ **Clubs précédents :** Stade Français, Massy, Piacenza (ITA).

Quelle est votre vie depuis le 13 novembre ?
C'est un monde parallèle, comme si ce n'était pas la vraie vie. Plusieurs choses m'aident à aller mieux, par rapport à d'autres. Déjà, d'être à Massy, chez mes parents. Je ne suis pas dans le quotidien, au contraire de gens qui sont dans leur environnement propre. Je suis heureux de passer du temps ici avec mes parents et ma sœur. Quand je dois aller à l'hôpital, je me dis : « Cool, je vais faire du taxi dans Paris. » Cette ville, c'est ma première passion, avant le rugby. Hier, je pensais que d'avoir saigné, d'être quasiment mort sur le goudron de Paris, j'ai comme un lien encore plus fort...

Réalisez-vous qu'il s'agit de vous dans cette histoire ?
J'ai un peu de mal encore. J'ai été en réanimation pendant deux semaines. Je n'ai pas regardé la télé, je n'ai pas lu. Je n'ai même appris que trois jours après qu'il y avait eu d'autres attaques. J'ai fait l'autruche. Depuis le début, je veux être maître de ce que je découvre. Je disais aux gens qui voulaient me raconter : « Je ne veux pas savoir. » Je n'ai pas envie de m'affecter. Parce que j'ai une carrière à mener, une rééducation à gérer. Tout m'a été expliqué par les psychiatres, tranquillement, au fur et à mesure.

Que disent les psychiatres de votre état ?
Que je n'ai pas réagi normalement. En fait, dans le millième de seconde, j'ai compris et j'ai été actif. Ç'a été instinctif. J'ai entendu trois coups de feu, j'ai tourné la tête, il m'a mis en joue, en me regardant. J'ai réagi. Comme sur un terrain, où on prend des décisions dans le dixième de seconde. Mon réflexe, c'est de mettre ma sœur derrière moi *(il mime un geste du bras en se retournant)*. C'est là qu'on a été touchés. Ce réflexe, les psychiatres m'ont dit que c'était grâce à ma faculté d'analyse de sportif de haut niveau. On travaille tout le temps pour que des gestes deviennent instinctifs dans le moment voulu. Là, ça m'a servi.

Vous êtes ouvreur, un poste où la vision périphérique est essentielle. Croyez-vous que cela vous a aidé ?
Clairement. J'ai toujours eu une bonne vision périphérique, ce qui me permettait de jouer à ce poste. Et je la travaillais, comme les réflexes, tous les jours, avec des exercices différents. Ça m'a sauvé. Ensuite, dès la réanimation, je suis passé à autre chose. Et je pense que ça vient aussi de mon habitude de jouer des matches importants. Parfois, j'ai l'impression de jouer ma vie sur un match, parce qu'un sélectionneur est là ou que ça passe à la télé. Mais quoi qu'il arrive, une heure après, je me dis : « Passe au match d'après ! » Les médecins m'ont dit que c'étaient les sportifs de haut niveau et les militaires qui réagissaient comme ça. Alors que d'autres sont dans l'irréalité sur le moment, et prennent conscience ensuite.

Rémi Bonfils, talonneur du Stade Français avec qui vous avez été formé, était au même endroit que vous ce jour-là. Avez-vous évoqué vos réactions respectives face à cet événement ?
Rémi, je l'ai vu trois secondes avant les tirs. J'ai dit à ma sœur et mes amis : *« Ah y a Rémi Bonfils ! »* Et ç'a commencé à tirer *(Rémi Bonfils n'a pas été touché lors de la fusillade)*. Depuis, il est venu à l'hôpital, chez moi, mais on n'a pas parlé de ça. Il y aura le moment pour ça. Lui comme moi, on est encore tellement dedans... Ce qui l'a aidé, je crois, c'est qu'il était focalisé sur sa rééducation *(Bonfils venait d'être opéré de l'épaule)*. C'est ce qui nous sauve aussi avec ma petite sœur : on a une bataille à mener. Une bataille physique, pacifique, pour nous, pour montrer que la vie continue, qu'on est passionnés. Ma sœur a été touchée à l'avant-bras : double fracture ouverte. Elle est acrobate professionnelle. Et sa carrière commençait à décoller. Après les attentats, un chirurgien lui a dit : *« Il faut commencer à penser une autre vie. »* Elle a accusé le coup. Mais quand il est revenu deux jours après, elle lui a dit : *« Quand je ferai mon premier spectacle, je vous enverrai des places. »* C'est dur, mais elle est comme moi, vraiment déterminée.

Et vous concernant, que disent les médecins ?
Que je reviendrai sur le terrain. Cet été. Quand j'ai pris la balle dans le pied, j'ai pensé : *« Si je m'en sors, le rugby, ce sera fini. »* J'étais sûr de me faire amputer. Le premier jour, à l'hôpital, quand je me suis réveillé, j'ai pensé : *« Waouh, c'est bon, je suis vivant. »* Mais j'étais sûr de ne plus jamais rejouer. Je pensais : *« O.K., j'aurai une prothèse, mais je ferai des marathons,*

▶▶

Sandrine Roudeix / L'Équipe

J'ai laissé ma tête tomber en arrière, j'ai fermé les yeux, je me suis senti partir. C'est le moment le plus dur à accepter : l'agonie. La mienne, et celle des gens autour de moi. On entendait les derniers souffles, les dernières paroles. Là, j'ai entendu : « Je suis docteur ! » Ma sœur a crié : « Mon frère ! Il est en train de mourir ! » Il est arrivé, il m'a secoué : « Salut je m'appelle Serge, je suis docteur. » Je l'ai reconnu tout de suite – Vous êtes Serge Simon. Salut, je m'appelle Aristide, je suis rugbyman. – Salut Aristide. Où t'as pris des balles ?"

des triathlons, des treks... » Au troisième jour, on m'a dit : « *Vous pourrez sûrement rejouer.* » À partir de ce moment-là, j'ai senti une force intérieure qui m'a poussé et me pousse encore. Je ne la comprends pas trop encore, mais c'est impressionnant. Les médecins m'ont dit que cette force vitale m'a sauvé. Ça et ma condition de sportif de haut niveau : mon mental principalement, et mon physique.

C'est-à-dire ?

Ils n'ont pas compris, déjà, comment je n'étais pas mort dans les dix minutes. Et quand je leur ai dit que je n'étais même pas tombé dans les pommes, ils n'y croyaient pas. Physiologiquement, ce n'était presque pas possible. J'avais perdu quasiment tout mon sang...

Comment s'est déroulée la suite ?

Le risque, c'était le poumon. On voulait me le retirer. Ils ont mis du temps à l'opérer. Je pouvais ne pas survivre à une opération. Un médecin a décidé de faire une échographie de mon cœur. Il a mis l'appareil et il a crié à ses collègues : « *Oh, putain ! Venez voir ! Il a un cœur de bœuf !* » J'ai tourné la tête, j'ai vu mon cœur qui pompait. Boum ! Boum ! Ils ont demandé : « *Vous êtes sportif ?* » J'ai dit oui. J'ai toujours eu une grosse caisse. En Italie, dans le style de mon équipe, le 10 doit beaucoup courir... Voyant ça, ils se sont dit que je tiendrais. Je dois ma survie à deux jeunes chirurgiens de Bichat *(hôpital dans le XVIIIe arrondissement de Paris)* qui ont pris la responsabilité de m'opérer en gardant le poumon. C'est bizarre, je ne les connais pas, mais il y a ce lien... Comme avec la première personne qui est arrivée sur place après la fusillade, Serge Simon *(ancien pilier international de Bègles-Bordeaux et du Stade Français, ancien président de Provale, le syndicat des joueurs).*

Il paraît que vous l'avez reconnu...

J'étais par terre. Je sentais que j'étais en train de mourir. J'ai demandé à ma sœur si elle était touchée, elle m'a dit : « *Oui, au bras.* » Elle m'a raconté que je lui ai répondu : « *Bon, bah, c'est bien.* » J'ai laissé ma tête tomber en arrière, j'ai fermé les yeux, je me suis senti partir. C'est le moment le plus dur à accepter : l'agonie. La mienne, et celle des gens autour de moi. On entendait les derniers souffles, les dernières paroles. Là, j'ai entendu : « *Je suis docteur !* » Ma sœur a crié : « *Mon frère ! Il est en train de mourir !* » Il est arrivé, il m'a secoué : « *Salut je m'appelle Serge, je suis docteur.* » Je l'ai reconnu tout de suite :

– Vous êtes Serge Simon. Salut, je m'appelle Aristide, je suis rugbyman.

– Salut Aristide. Où t'as pris des balles ?

– Au pied.

– On s'en fout de ça, garde ta chaussure.

– Et là *(il montre son thorax).*

Il a ouvert, il a vu qu'il y avait du sang partout, et il a fait les premiers gestes, avant d'orienter les secours. Il nous a mis en PLS *(position latérale de sécurité)* avec ma sœur et nous a placés dos à dos. On se parlait, je préparais le moment où j'allais mourir...

Serge Simon est resté avec vous ?

Au bout d'une demi-heure, quand je commençais vraiment à mourir, il a attrapé un brancard, il m'a mis dessus, puis dans l'ambulance. Il a tapé sur l'ambulance et il a dit : « *On y va !* » Là, c'était le moment critique. J'ai senti vraiment la frontière : « Soit tu lâches, et c'est facile... *(Il s'interrompt.)* Mais j'ai dit non. Et je me suis réveillé. Lui me tenait, il était là avec moi. Il m'a amené jusqu'aux urgences. Ensuite, pendant des jours, il n'a pas osé prendre des nouvelles, il avait peur d'apprendre que c'était foutu. Ses enfants ont appelé les hôpitaux : il cherchait un frère et une sœur, des Italiens, parce que je lui avais dit que je jouais en Italie... Mon père l'a appelé plus tard, il est venu me voir à l'hôpital. On n'a pas reparlé de tout ça. Il y a beaucoup de pudeur. *(Il hésite.)* Il m'a sauvé la vie. C'est bateau de dire ça. Ça veut tout dire et rien dire. Mais oui, sans lui je serais mort.

Vous vous saviez aussi fort mentalement et physiquement ?

Oui. Je n'ai pas beaucoup de qualités comme rugbyman, mais j'ai une détermination très forte. Romain Parbaile, mon entraîneur en sport-études *(au lycée Lakanal, à Sceaux, Hauts-de-Seine)*, me disait : « *T'es la seule personne à qui je suis obligé de dire d'arrêter de s'entraîner.* » J'aime aller au bout. Là, j'ai palpé que je n'étais pas loin du bout, par contre je n'ai pas envie d'y retourner *(sourire).* Je me rappelle de ma tristesse : « Tu vas mourir comme ça ? » Mais non. J'avais confiance. Je me disais : « Tu vas le faire. »

Cette confiance vient-elle d'autres épreuves que vous avez surmontées ?

Dans ma carrière, j'ai eu des retours en arrière. Mais j'ai une telle conviction que je ne peux accepter ça. J'aime les obstacles et les franchir. Au Stade Français, il me restait un an de contrat, je n'allais pas jouer, j'avais plein de propositions, et j'ai choisi d'aller à Massy, en Fédérale 1. On me disait que j'étais fou, je le savais. Mais je voulais finir mes études à la Sorbonne, et Jeff Dubois venait d'arriver à Massy... On est remontés en Pro D 2, mais ça ne se passait pas très bien. Il y avait comme un mur entre le plus haut niveau et moi, j'ai choisi de contourner ce mur par un autre chemin.

Et vous êtes parti en Deuxième Division italienne (à Piacenza)...

C'était un projet fou. Mais depuis un an et demi, je commençais juste à arrêter de galérer. Ça allait commencer à me sourire, le rugby. Avant les attentats, j'étais dans la forme de ma vie, j'avais la sensation que ça allait être ma saison. Apparemment, il était prévu que je sois équipier *(partenaire d'entraînement)* en équipe d'Italie pour ce Tournoi *(après trois ans de résidence, il sera éligible pour la Squadra Azzurra, en août prochain).* Et puis la semaine d'avant le 13 novembre, on m'a dit : « *Tu vas avoir cinq jours de récup, si t'as envie de rentrer à Paris, c'est le moment.* »

Même si vous aimez les obstacles, celui-là est hors du commun. Est-ce que vous ruminez ce moment qui a coupé votre élan ?

Je n'ai pas envie de ruminer sur quelque chose que je ne maîtrise pas. Ce que j'ai maîtrisé, c'est de rester en vie et de garder ma sœur en vie. Ce que je peux maîtriser maintenant, c'est ce que je vais mettre dans la rééducation, comment je vais revenir sur le terrain, réaliser mon objectif. S'effondrer n'a jamais été une option. Quand je me réveillais, je voyais tout le monde pleurer autour de moi. Soit je m'enfonçais et j'emmenais tout le monde avec moi ; soit j'étais fort et tout le monde me suivait. Alors, j'ai commencé à sourire, rigoler. Quand il fallait évacuer le sang du poumon, les kinés arrivaient dans la chambre et demandaient à mon père de sortir en lui disant qu'ils allaient me faire mal, qu'il me récupérerait K.-O. Mon père raconte que c'est eux qui sortaient en sueur, épuisés. Je ne devais récupérer mon poumon que dans trois ans, je l'ai déjà à 100 %. Là, j'ai juste hâte d'être le premier jour de rééducation. Le 10 mars. 8 heures du matin.

Vous donnez l'impression de vouloir faire de ce malheur une chance pour vivre quelque chose d'encore plus exceptionnel.

C'est le bon mot. Quand j'ai retrouvé ma petite sœur, je lui ai dit : « Il y a ce qui nous arrive, et ce qu'on en fait ». Le 13 novembre, un album d'Oxmo Puccino *(rappeur français)* est sorti. Les premières paroles du premier morceau disent : « *La vie est une chance, le reste est du mérite.* » Je vais le voir en concert dans trois semaines *(sourire).* Il y a autre chose : dans les jours qui ont suivi, je ne sais pas ce qu'on m'avait donné comme médicament *(sourire),* mais j'ai eu un moment de lucidité très très fort. Tout a pris du sens.

Racontez.

J'ai vu clairement tous les moments de ma vie qui m'avaient mené à cet événement. Et ce qui m'était arrivé était déjà accepté, formalisé, placé dans

Entretien

l'ensemble de ma vie. J'ai compris ce que je voulais, et mes ambitions se sont trouvées décuplées. Dans ce moment, j'avais le cœur qui battait fort, je l'entendais, mon corps se réveillait. Je n'ai pas réussi à dormir de la nuit, malgré tout ce qu'on me donnait. Je ressentais une envie de vie, une force qui circulait en moi. Pffffou, pffffou *(il mime cette force qui traverse tout son corps)*, c'était impressionnant. Ce que je vis, c'est un moment de construction intense. Je ne vois que le positif de tout ça.

Dans votre combat, y a-t-il une part pour ceux qui ne sont plus là, ou pour montrer que la vie continue ?

Des gens m'ont dit : *« T'es un héros. »* Rien du tout, c'est ridicule. J'ai eu la chance de vivre, d'autres ont eu le malheur de mourir, et c'est uniquement du hasard. Je ne me sens pas le droit d'être un exemple. Mais je peux envoyer des signaux. Si, moi, je m'en sors, si je ne bascule pas dans la haine, si je n'exprime pas de colère envers qui que ce soit, ça peut avoir du poids. Si des gens lisent cet article et y trouvent de la force, je serai très heureux. Après je pense tout le temps aux gens qui sont morts autour de moi et ailleurs dans Paris, et aussi aux gens qui souffrent de ces événements. Quand je pense à eux, je suis effondré.

Le 6 février, vous étiez au Stade de France pour France-Italie, en tant que consultant pour la télévision italienne. Comment avez-vous vécu ce moment ?

C'était seulement le deuxième match de rugby que je regardais. Avant, je voulais me protéger, voir des images de rugby me faisait mal. France-Italie, symboliquement c'était fort, parce que ce sont mes deux pays. Surtout au Stade de France, où j'avais été sur ma première feuille de match en pro, avec le Stade Français, en 2010.

> [Dans l'ambulance] c'était le moment critique. J'ai senti vraiment la frontière : « Soit tu lâches, et c'est facile... » Mais j'ai dit non. Et je me suis réveillé "

En regardant ce match, vous êtes-vous projeté comme futur joueur de l'équipe d'Italie ?

J'ai dit à Fabien Galthié, que j'ai croisé après le match : « Dans deux ans, je serai sur le terrain. » Je me le suis juré. Si un jour, je peux porter le maillot italien, je serai très fier, heureux pour moi et tous les gens qui m'ont aidé. D'autant plus après ce qui s'est passé. Je vais tout faire pour. C'est un bel objectif. Mais le premier, c'est de marcher. Je ne veux pas non plus voir trop loin, pour ne pas me créer de frustration, de colère. J'ai cherché, je crois qu'aucun sportif de haut niveau, ayant subi des blessures de guerre, n'est revenu ensuite. Il va falloir que je me fasse mon expérience. Mais je n'ai pas peur. En réanimation, déjà, je me donnais des petits coups sur les côtes pour préparer mon corps aux contacts *(il tape doucement là où la balle est entrée)*. Je me suis fait un petit programme de réathléatisation et de reprise du contact, parce que je pense que ça va être difficile de me réhabituer aux duels physiques du rugby de haut niveau.

Qu'allez-vous faire ?

Je vais intégrer le cercle de boxeurs pros de Trévise. Le numéro 9 de mon club, Fabio Semenzato, est un super boxeur. Je lui ai demandé de s'occuper de moi pour monter sur le ring à la fin de l'été, pour un vrai combat. Je vais reprendre des coups, ça va être bien. J'ai prévu de la lutte gréco-romaine aussi, du trail, de la via ferrata, un semi-marathon fin juillet, des marches, du vélo dans les cols des Alpes. Je ne rêve que de ça, de choses simples, loin de toute cette chimie, de cette médecine, de la mort, des odeurs de poudre...

Avez-vous repris un ballon entre les mains ?

Deux fois. C'est bien d'avoir un ballon entre les mains, même si je ne peux pas faire de passes encore, avec les côtes. Le rugby commence à me manquer depuis un mois et demi. Avant, j'avais trop de douleurs, je n'arrivais même pas à m'allonger, à m'asseoir. Et je me disais : « Et dans un an je serai sur le terrain à prendre des cartouches ? » *(Sourire.)* Le rugby, dans la vie que j'ai eue, paraissait tellement secondaire. En même temps, c'est ce qui m'a tenu la tête hors de l'eau. ■

Sandrine Roudeix/L'Équipe

FFR

Blanco n'est pas inquiet

Pour le vice-président de la FFR, les recommandations de la Cour des comptes ne menacent pas le projet du grand stade.

LAURENT CAMPISTRON (avec R. B.)

L'avis défavorable de la Cour des comptes quant à la construction d'un grand stade de rugby par la FFR, rendu public lundi matin, n'a pas franchement ému les dirigeants fédéraux. Serge Blanco, « Monsieur stade » à la Fédération, a réagi, hier, au document, s'étonnant au préalable de cette communication : *« Ce n'est pas son rôle. Mais bon, ça ne pose pas de problème, car elle ne remet pas en cause la faisabilité du projet. Elle dit juste* : "Attention, le rugby est porteur de ressources et s'il se désengage au niveau du Stade de France, l'État devra mettre la main à la poche puisqu'il n'y a pas de club résident." *Dans sa réponse à la Cour des comptes, par l'intermédiaire du ministre des Sports, l'État affirme qu'il soutiendra de toute façon la démarche de la FFR. Sur le principe, il n'y a aucune raison pour que le rugby ne puisse pas vivre de ses ressources. Et puis, entre le fait de dire qu'il ne faut pas faire et le fait d'amener des solutions, il y a un monde d'écart. Aujourd'hui, quand on fait les comptes, on sait très exactement ce qu'a coûté le Stade de France, notamment à l'État : entre 1998 et 2013, il lui a versé entre 180 et 200 M€ parce qu'il n'y avait pas de club résident. Et ça, ce n'est pas dû au rugby. »*

Le rapport des sages insiste effectivement davantage sur la menace qui planerait sur la viabilité du Stade de France en cas de désertion du rugby et l'impact sur les finances publiques. Toutefois, le financement du projet de grand stade à Ris-Orangis (Essonne) reste nébuleux. *« Aujourd'hui, il y a des discussions, des développements qui vont arriver, des chiffres qui seront posés sur la table »*, annonce un Blanco assez vague. *« Notre projet coûte 600 M€ . Il n'y a rien d'hallucinant. Notre potentiel est reconnu, même la Cour des comptes ne parle pas de la non-faisabilité. »* L'état – fragile – des caisses du conseil départemental de l'Essonne, lequel doit se porter caution à hauteur de 400 M€, pourrait-il être une complication ? *« Je ne suis pas inquiet*, reprend l'ex-arrière international. *Pour avoir discuté avec eux, il n'y a pas les problèmes qui sont soulevés. »*

AU STADE DE FRANCE JUSQU'EN 2021 ?

En attendant que son stade sorte de terre, l'équipe de France devra trouver un hébergeur à partir du mois de juin 2017, date de l'échéance de son bail avec le SdF. Des négociations devraient d'ailleurs démarrer en fin d'année avec le Consortium. *« Nos relations sont très bonnes*, précise le vice-président de la FFR. *Même si on a dénoncé la convention qui nous liait en 2013, on a quand même négocié avec lui un nouveau contrat jusqu'en 2017. Contrat qu'on va d'ailleurs commencer à rediscuter, et qui, selon les négociations, devrait vraisemblablement nous amener jusqu'en 2021. Dans l'absolu, on pourrait pourtant aller jouer n'importe où ailleurs. La FFR, aujourd'hui, est libre. Elle pourrait aller à Marseille, Lille, Lyon, où elle veut. Mais nous pensons aussi à nos supporters. Et il vaut mieux avoir du nombre. C'est pour ça que Paris nous paraît non pas incontournable, mais pas loin. Mais c'est sûr que si on devait entrer en conflit avec le SdF, d'autres destinations seraient envisagées. »* Quant au rachat de l'enceinte en partenariat avec la FFF et évoqué par plusieurs connaisseurs du dossier, Serge Blanco assène un refus définitif : *« Il faudrait le réaménager complètement. Ça nous coûterait aussi cher que d'en construire un. Et puis les spectateurs sont à une vingtaine de mètres du terrain, encore plus s'ils sont derrière les poteaux... »*

Alain Mounic/L'Équipe

Serge Blanco a confiance dans la faisabilité du projet de grand stade que la Fédération veut construire à Ris-Orangis (Essonne).

CLASSEMENT

	ÉQUIPES	Pts	J.
1	TOULON	51	16
2	RACING 92	49	15
3	CLERMONT	48	15
4	BORDEAUX-B.	45	16
5	TOULOUSE	44	15
6	MONTPELLIER	41	15
7	CASTRES	37	15
8	BRIVE	36	15
9	GRENOBLE	33	15
10	LA ROCHELLE	31	15
11	ST. FRANÇAIS	26	15
12	PAU	24	15
13	AGEN	15	15
14	OYONNAX	14	15

AGENDA

■ DEMAIN

ÉQUIPE DE FRANCE
ANNONCE DE LA LISTE DES 30 APPELÉS POUR LE MATCH EN ÉCOSSE (13 MARS)

PRO D2 — **21e JOURNÉE**
20:45 PERPIGNAN-BÉZIERS *(Canal + Sport)*

■ VENDREDI

TOP 14 — **17e JOURNÉE**
20:45
GRENOBLE-CLERMONT *(Canal + Sport)*

PRO D2 — **21e JOURNÉE**
19:00
BIARRITZ-TARBES *(Eurosport 2)*
19:30
BOURGOIN-NARBONNE
COLOMIERS - MONT-DE-MARSAN
CARCASSONNE-LYON
DAX-ALBI
MONTAUBAN - AIX-EN-PROVENCE

■ SAMEDI

TOP 14 — **17e JOURNÉE**
14:45
BRIVE-TOULOUSE *(Canal +)*
18:30
RACING 92-AGEN
PAU-STADE FRANÇAIS
BORDEAUX-BÈGLES - OYONNAX
(Ces trois matches sur Rugby +)
20:45
MONTPELLIER-CASTRES *(Canal + Sport)*

■ DIMANCHE

TOP 14 — **17e JOURNÉE**
16:15
LA ROCHELLE - TOULON *(Canal +)*

PRO D2 — **21e JOURNÉE**
14:35
AURILLAC-BAYONNE (Eurosport 2)